

Rouge brique, bleu-vert

Texte de
Sophie Dulau

Cinq jours à Nador. Ce que j'en rapporte tient dans un carnet : des phrases, des scènes, des textures, des couleurs. Assemblées, elles composent un paysage, pas le paysage entier de Nador, mais celui que cinq jours et un carnet permettent d'apercevoir.

Visite du site de Marchica, grands bâtiments blancs épurés, moucharabieh moderne, fontaine à jets d'eau entourée de plates-bandes de gazon, puis le lobby majestueux, murs dorés, marbre blanc, tapis bleu nuit, canapé en demi-lune, puis la salle de réunion, panneaux de bois rouge, moquette bleue à petits losanges dorés, table immense, stylo et carnet embossés Marchica Lagoon Resort, petits gâteaux devant chaque place. La vidéo présentant le projet démarre, le son ne sort pas. À droite de l'écran, la photo du roi avec le drapeau rouge bordé d'or. Le discours commence, le Plan d'aménagement spécial 2025 est un catalyseur écoresponsable de la lagune, en superposant rigueur écologique, intelligence urbaine et mobilité fluide, il garantit l'essor de la province de Nador comme pôle métropolitain majeur du bassin méditerranéen. Et ça continue, transformation de la lagune en pôle attractif, hub incontournable pour le commerce, le tourisme et l'investissement, destination privilégiée, modèle de développement durable, villas de la baie, résidences exclusives, boutiques raffinées, expérience unique, académie internationale de golf, clinique de bien-être... Investir à Marchica, c'est investir dans un projet durable. S'ensuivent quelques questions polies, chacun mange un petit gâteau, puis on nous invite à visiter la lagune en bateau. Les petits ports de pêche ont été déplacés plus loin pour laisser place à une marina, nous explique-t-on. Sur l'autre rive, les villas blanches sur la colline, grand ciel bleu, le bateau glisse sur l'eau, tout le monde regarde le paysage derrière ses lunettes de soleil.

Trois jours plus tard, on revient pour visiter les villas blanches. Check-point. Interdiction d'entrée. On demande une autorisation par téléphone, quelqu'un vient nous accompagner. Quarante-sept villas ont été vendues, seules sept sont meublées, les autres restent vides. On visite la villa numéro 2, achetée mais non habitée. Les volets roulants s'ouvrent, à l'intérieur, de grandes pièces, du marbre, de l'acajou, pas un seul meuble, dehors, la terrasse, la piscine, puis la lagune. On nous dit

que les propriétaires sont surtout de riches Nadoris, que ces villas sont, pour la plupart, leur deuxième ou troisième maison, qu'ils y passent l'été, le reste du temps Marchica en assure l'entretien.

De l'autre côté de la route à deux voies, une forêt grise. Tous les pins sont morts, carcasses verticales couleur cendre, les pommes de pin tiennent encore aux branches. Le ciel est sombre, je n'avais jamais marché dans une forêt entièrement décimée. La végétation basse semble encore vivante, broussailles, herbes hautes jaunies par le soleil, petits arbustes verts, et partout ces grands arbres morts, sur des kilomètres et des kilomètres.

Plus tard, je cherche la trace d'un incendie. Je ne trouve aucune mention d'un feu récent. Je lis qu'il pourrait s'agir d'un dépérissement progressif, provoqué par la répétition des sécheresses, puis aggravé par des champignons et des insectes xylophages qui profitent de l'affaiblissement des arbres. Plus à l'est, près d'Oujda, les pins d'Alep de la forêt de Sidi Maâfa dépérissent eux aussi. À Nador, une autre histoire circule, certains arbres auraient été volontairement contaminés pour permettre le déclassement de la forêt et rendre les terrains constructibles. Je ne sais pas ce qu'il en est. Juste en face, depuis la butte, on aperçoit le terrain de golf de Marchica Lagoon Resort, parfaitement vert et moelleux. Un homme en tenue de travail arrose le gazon avec un tuyau jaune.

Sur la route du retour se croisent de grosses Land Rover dernier cri, des Peugeot 205 rouges « petits taxis », de vieilles Mercedes couvertes de poussière, des motos qui slaloment, une charrette tirée par un cheval fatigué, quelques cyclistes avec leurs courses accrochées au guidon, et des gens qui marchent le long des chemins de traverse.

Devant le Complexe Commercial, un vendeur attend, adossé à sa petite remorque pleine de cacahuètes. On entre sous les arcades auréolées de bleu, des boutiques de téléphones, de montres, de lunettes, un peu plus au fond des produits de beauté et quelques denrées alimentaires, à l'étage un dédale d'alcôves débordant de chaussures, de sacs, de vêtements, partout des logos de grandes marques. Je repense

à une discussion de la veille sur les liens entre Nador et Melilla, enclave espagnole à quelques kilomètres d'ici. Avant que le Maroc ne ferme le poste de douane commerciale, en 2018, toute une économie informelle reposait sur la revente de produits espagnols détaxés. En 2020, la circulation à la frontière terrestre s'interrompt à son tour. Certains disent que ces ruptures ont tué une partie de l'activité locale. Pour des milliers de personnes, notamment les femmes porteuses et les travailleurs transfrontaliers, la précarité s'est encore aggravée.

On cherche un marché d'antiquités pour trouver quelques images d'archives, la serveuse de l'hôtel nous conseille Jotyta Arris. Pas tout à fait ce qu'on cherchait. Un marché d'occasion, des fripes européennes arrivées en ballots par l'Espagne puis revendues à l'unité, des piles classées par type et par couleur, vêtements, chaussures, serviettes, cartables, le tout sous un hangar en tôle, des draps flottent au vent pour protéger du soleil. C'est vendredi, presque personne, seul un vieil homme range ses rayons, il allume une petite enceinte suspendue, une voix y récite des mots que je ne comprends pas. En repartant, je remarque le soin apporté au seuil devant chaque stand, fait de carreaux assemblés, chaque fois d'une couleur différente. Dehors, le canal est complètement sec, au fond de son lit des cailloux et des déchets, sur ses bords des roseaux dressés vers le ciel.

En rentrant vers l'hôtel, on longe la lagune. Mar Chica signifie « petite mer » en espagnol. Je cherche sur mon téléphone, le nom est hérité de la colonisation espagnole, mais la lagune porte aussi plusieurs noms amazighs, dont Rebhar Amezyan, « petite mer » en tarifit, la langue amazighe du Rif. On roule le long de la grande avenue de la corniche, l'eau rase les marches, beaucoup de personnes se promènent le long de la petite mer, surtout le soir au soleil couchant. À l'agence Marchica, on nous avait présenté cette promenade comme la fierté des Nadoris. Avant sa réhabilitation, les eaux usées de la ville s'y déversaient directement. Depuis, tout le long de la promenade, palmiers, espaces verts irrigués automatiquement, éclairage public, aires de jeux, terrains de sport, cafés. Juste à côté, une fête foraine multicolore s'illumine la nuit. Plus loin, quatre grands bâtiments, chantier à l'arrêt depuis plusieurs

années. Sur les palissades, les affiches continuent de promettre des lofts avec vue sur la lagune.

Partout entre les immeubles, de grands terrains vagues. Notre hôtel est le seul bâtiment habité parmi les quatre qui se dressent sur cette parcelle. Juste en face, la route bitumée s'arrête net devant trois parcelles en friche, l'herbe haute y pousse et ondoie sous le vent. La nuit, les chiens sauvages s'y disputent le territoire, le jour, les gamins jouent au ballon sur le terrain de sport juste à côté. Les murs aveugles qui bordent ces terrains vagues sont tous peints en rouge, un rouge profond entre terre et brique. Presque personne dans les rues de ces nouveaux quartiers, beaucoup de bâtiments vides, étrange sensation de déambuler au pied de ces colosses inhabités.

Vendredi au restaurant, la cheffe cuisinière qui nous a préparé un délicieux couscous nous explique que la ville change complètement durant la période estivale. Les hôtels, les résidences, les restaurants se remplissent avec le retour des MRE. Je demande : les MRE ? Les Marocains résidant à l'étranger. L'été, Nador vit intensément avec la mer, la lagune et tous ceux qui reviennent. Le reste de l'année, il y a un peu plus d'espace pour le vent et les chiens.

Avant-dernier matin, on roule en minibus, on quitte le centre-ville. Terre rouge-orange, aride, pas un arbre sur des kilomètres, des gravats s'amoncellent au bord de la route. Derrière, j'aperçois un village de maisons en brique à moitié finies, des poteaux nus attendent le premier ou le deuxième étage. Le vent soulève la poussière. Ruelles en terre battue, terrain vague parsemé de déchets blancs et bleus, un chien dort sur les marches d'un escalier, des enfants jouent à côté d'un troupeau de moutons, des tracteurs vont et viennent avec leurs citernes d'eau.

On s'arrête. On cherche quelqu'un à qui poser des questions, il n'y a pas grand monde, on n'ose pas vraiment entrer dans les ruelles. Un homme sort de la petite épicerie. Il nous explique qu'autrefois il y avait ici une cinquantaine de maisons en terre. Après les pluies et les inondations, le gouverneur a demandé aux habitants de construire en dur, avec un étage. Il dit qu'en 2003, un plan de restructuration de l'habitat informel

a été mis en place, que peu à peu d'autres habitants sont arrivés et que le village autoconstruit s'est agrandi. Les habitants améliorent leurs maisons au fur et à mesure, avec des matériaux récupérés, une porte, des fenêtres, du carrelage. Devant nous, le soubassement d'une façade est décoré de grands carreaux gris, au-dessus un fin liseré noir, puis des grilles à volutes devant les fenêtres. Il n'y a pas d'eau courante, l'eau est ramenée du canal dans des citernes.

On reprend la route jusqu'au canal. Là, beaucoup d'eau, elle fuse dans le tracé rectiligne qu'on lui a assigné. D'un côté, les vignes et les oliveraies. De l'autre, la terre aride, la poussière et les citernes.

Un peu plus loin, un autre canal d'irrigation. Cette fois, on le longe à pied vers la lagune, à gauche les champs cultivés, à droite les buttes de terre rouge-orange. On marche, il fait chaud, herbes hautes, figuiers, roseaux dans les creux, une oliveraie au loin. Plus on avance, plus la végétation devient basse. Puis le paysage s'ouvre, ciel immense, à peine un nuage, et là on la voit tout entière, la lagune, grande étendue bleu-vert, au fond les montagnes, le mont Gourougou. Au sol, des salicornes poussent par taches, vertes ou brunes, la terre craquelée, blanchie par le sel, des bouteilles en plastique partout, une chaussure, un grand oiseau noir qui fait sécher ses ailes.

On reprend le minibus vers le lido, mince filet de terre entre la lagune et la Méditerranée. On s'arrête juste devant une plage de coquillages, des milliers et des milliers de coques, beiges et orangées, accumulées sur deux mètres de hauteur. On descend, ça croustille sous les pas. Quelques personnes se baignent, nagent longtemps ou restent à regarder l'horizon.

Dans le taxi vers l'aéroport, route neuve ou presque, sur le terre-plein central des candélabres beiges alternent avec des lauriers roses et des lauriers blancs, puis le gazon vert d'un rond-point, et ça recommence, candélabre beige, laurier rose, laurier blanc, rond-point avec gazon. Check-point. Tenues grises, chapeaux à bandeau rouge, les policiers nous font signe de nous arrêter. Vérification du motif de mon séjour.

Retour. Vol Ryanair plein à craquer, longue file « Non prioritaire ». Ce matin, avant mon départ, on installait un grand écran dans le salon de l'hôtel, ce soir le Maroc joue sa qualification pour la Coupe du monde. Dans la queue derrière moi, une jeune femme, un foulard léger autour du visage et les yeux maquillés de noir à la perfection, devant elle deux enfants dans une poussette, un petit qui grignote un gâteau, une petite aux nattes brunes qui joue en se parlant à elle-même.

L'avion décolle. Je vois la terre aride et brune depuis le ciel, quelques nuages blancs entre le paysage et moi. Je reconnais tous ces murs rouge brique aperçus dans les rues, le golf vert fluo, les villas de Marchica, la lagune, le lido, la mer bleu-vert, les vagues blanchâtres qui s'écrasent sur ce mince filet de terre.

Nador

Fragments en tension